



UNIVERSITÉ MARIEN NGOUABI
FACULTÉ DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

MAZAYU

Revue congolaise d'histoire

ISSN : 3078-9036

Scientific Journal Impact Factor



<https://sjifactor.com/passport.php?id=24347>

Impact factor : 3,009

N° 3
Décembre 2025

RCH

Formation doctorale d'histoire et civilisations

Les auteurs sont seuls responsables des opinions exprimées
dans les textes publiés dans cette revue

Formation doctorale d'histoire et civilisations
Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines
Université Marien NGOUABI
Email : revuecongolaisedhistoire@gmail.com

UNIVERSITÉ MARIEN NGOUABI

FACULTE DES LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

MAZAYU

Revue congolaise d'histoire

ISSN : 3078-9036

Scientific Journal Impact Factor



TOGETHER WE REACH THE GOAL

<https://sjifactor.com/passport.php?id=24347>

Impact factor : 3,009

N°3
Décembre 2025

RCH

Formation doctorale d'histoire et civilisations

Directrice de publication
Professeure Scholastique DIANZINGA

Rédacteur en chef
Professeur Joseph ZIDI

Comité de rédaction

Aris Cristel KIBAMBA KIKOULOU, Armeline Izis NGANTSIO, Jennie Fati MAHOUNDI MILEBO, Méchak Gilmalik Eliezer MBANI, Ornella Esther KOUALOU.

Comité scientifique

Professeur Joachim Emmanuel GOMA-THETHET (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Jean-François OWAYE (Université Omar Bongo) ; Professeur Auguste NSONSISSA (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Édouard NGAMOUNTSIKA (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Arsène ELONGO (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Cyriaque Guy Roger NGOMBE-APONDZA (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Pamphile MABIALA MANTUBA (Université de Kinshasa) ; Bienvenu BOUDIMBOU, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Jean Félix YEKOKA, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Professeur Igor NSAKALA MATONDA (Université de Kinshasa) ; Anselme MBEMBA-MPANDZU, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Élie Sosthène NGANGA, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Zéphirin SAH, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Etanislav NGODI, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Lucien NIANGUI GOMA, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Rony Yala KOUANDZI, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Taïba Germaine AINYAKOU, Maître de Conférences (Université Péléforo Gon Coulibaly de Korhogo) ; Didier Arcade LOUMBOUZI, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Professeur BAMBA MAMADOU (Université Alassane Ouattara) ; Georges MIEMBAON, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Clémence DITENGO, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Jean Bruno BAYETTE, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Nicaise NGUIMBI, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI) ; Roval Caprice BOSSO GOMA-THETHET, Maître de Conférences (Université Marien NGOUABI).

SOMMAIRE

Éditoriale

Scholastique DIANZINGA.....7

Un compagnon du général Charles de Gaulle : Le médecin Marie Eugène Adolphe Sicé (1885-1957)

Dreid Miché KODIA MANCKESSI.....9

La question identitaire dans le processus d'évolution de l'Église de l'Alliance Chrétienne et Missionnaire du Gabon de 1933 à 2025 : mythe ou réalité ?

Christopher MAYOMBO MAYOMBO 21

De la terre de canaan au fleuve Congo : une histoire des origines du peuple et de la civilisation du kongo (X^e siècle avant Jésus-Christ VIII^e siècle après Jésus-Christ)

Arsène Francœur NGANGA.....37

Le vin de palme dans la vie socioculturelle des Akwa (République du Congo) hier à aujourd'hui

Armeline Izis NGANTSIO.....57

Noms propres comme lieux de mémoire à Makoua en République du Congo

Guytal YEKA-YEKA OKONDZA.....73

Les tentatives de réponse aux limites sociales des programmes d'ajustement structurel en Afrique : le cas du PAMSCAD au Ghana

Abou DAPPAH, Rokia Alexandra KONATÉ.....91

L'éducation ancienne au sud du Tchad

Seïd Ahmed SEÏD, Joseph ZIDI.....107

La pipe en pays teke (Congo) : typologie et fonctions socioculturelles, de 1965 à 2000

Georges MIEMBAON.....121

ÉDITORIAL

Dans ce troisième numéro, la Revue Mazayu, poursuit son engagement de promouvoir une historiographie africaine exigeante, réécrite et critique, fondée sur des faits de sociétés dynamiques et complexes dans leurs dimensions multiples : historiques, sociologiques, anthropologiques, culturelles, religieuses. Ce numéro illustre la fécondité des regards croisés entre l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, l'économie et la religion. Huit textes composent ce numéro. Les réflexions qui tournent autour des concepts de croyance religieuse et économique, de résilience, de mémoire, d'identité et de pratique culturelle traduisent à la fois la rigueur méthodologique et ouverture sur l'interdisciplinarité.

La contribution biographique de Dreid Miché KODIA MANCKESSI, dans le premier article, éclaire un pan de l'histoire du Congo à travers ses grands personnages. Compagnon du général Charles de Gaulle, Adolphe Cissé incarne une élite coloniale engagée entre devoir patriotique et ambitions coloniales. Il a laissé des traces dans son domaine, la médecine, à travers le nom donné à une structure hospitalière de Pointe-Noire, la deuxième ville du Congo.

Le second article de Christopher MAYOMBO MAYOMBO interroge les tensions entre missions chrétiennes d'origine occidentale et les dynamiques identitaires locales. L'auteur y questionne les récits de fondation et les stratégies d'appropriation locale des structures religieuses venues d'ailleurs, sous fond d'affirmation identitaire spécifique, entre le nord et le sud.

Dans le troisième article, l'auteur, Arsène Francoeur NGANGA invite à un voyage historiographique entre traditions kongo et récits bibliques des Hébreux, notamment la construction du mythe des origines kongo. Il restitue les traces de la longue pérégrination de ce peuple jusqu'à son espace vital actuel. Il montre l'importance du lien entre, le peuple hébreu l'Égypte et les Kongo antique dans la construction de la mémoire collective de ces derniers.

Le quatrième article propose une étude de la place du vin de palme dans la société akwa. Il est signé par Armeline Izis NGANTSIO. Boisson aux multiples usages : médical, festif (fêtes, mariage, rencontres ordinaires), rituel (cérémonies ancestrales ou de guérisons), le vin de palme est un révélateur des structures sociales, du niveau de vie des populations, de leurs lieux de loisirs et des formes de convivialités sociales.

À travers l'analyse des toponymes et anthroponymes, ce cinquième article de Guital YEKA-YEKA OKONDZA, met en lumière des processus d'ancrage historique, de résistance symbolique et transmission culturelle d'un patrimoine culturel construit dans le temps long. Ces toponymes deviennent ainsi des lieux de mémoire et un référent de la construction identitaire de la ville de Makoua. L'auteur plaide pour la conservation de ces repères historiques, linguistiques, géographiques afin de garantir le processus de transmission cette mémoire dans le temps.

Les dimensions économiques de l'Afrique contemporaine sont abordées dans le sixième article d'Abou DAPPAH et Rokia Alexandra KONATÉ.

Les auteurs montrent comment les populations du Ghana ont développé des formes de résilience communautaires face aux politiques néolibérales imposées par des institutions internationales de Bretton Woods. Après tant de mythes sur le développement de l'Afrique, les programmes d'ajustement structurel qui ont chanté des lendemains meilleurs ont plongé des populations dans des conditions de vie précaires au terme des résultats douteux et éphémères.

L'avant-dernière contribution de Seïd Ahmed SEÏD et Joseph ZIDI, expose les formes traditionnelles d'éducation et de socialisation du Tchad des temps anciens. Il rappelle le fonctionnement des espaces de conservation et de transmission savoir autochtones et leur lien avec les institutions contemporaines. Cette réflexion réhabilite des pratiques éducatives, longtemps considérées comme informelles, pourtant porteuses d'une pédagogie endogène, dans un contexte de mimétisme culturel et de perte de points de repères traditionnels.

Enfin l'article de Georges MIEMBAON s'attarde sur un objet du quotidien pour explorer les fonctions symboliques, identitaires et sociales. L'auteur montre comment l'objet-pipe devient un marqueur de statut, de genre et un support de transition d'un savoir culturel ancestral.

Ce numéro illustre le souci constant des chercheurs africains à réinterroger le vécu des sociétés africaines en pleine mutation. De telles conditions de narration postcoloniales ne sont plus de simples restitutions, mais la construction éclairée d'un dialogue décomplexé entre la mémoire des fondements culturels, celle des héritages coloniaux et les impasses de la modernité postcoloniale. Nous espérons que ce numéro servira d'outil de réflexion pour des réflexions postérieures.

Professeure Scholastique DIANZINGA
Directrice de publication

L'éducation ancienne au sud du Tchad

Seïd Ahmed SEÏD

Doctorant en histoire et civilisations

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines

Université Marien NGOUABI

E-mail : seid70203@gmail.com

Joseph ZIDI

Professeur Titulaire en histoire contemporaine

Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines,

Université Marien NGOUABI

E-mail : zidijoseph@gmail.com

Résumé

La société Sara a pour socle l'éducation initiatique. Celle-ci concerne les garçons et les filles. L'éducation des garçons comprend deux phases à savoir : la circoncision (gadj) et l'initiation. La première consiste à détacher le garçon âgé de 5 à 10 ans de sa mère et le rapprocher des hommes (frères aînés, oncles, etc.) pour l'apprentissage des activités rurales (agriculture, chasse, pêche...). La circoncision peut être individuelle ou collective. Elle conduit à la phase de l'initiation. L'initiation, appelée Tôl ndo, prépare le jeune koy (non-initié) âgé de 15 ans et plus à assumer sa responsabilité dans la gestion du patrimoine familial. Exécutée par le Môn ndo (prêtre initiateur), sous la supervision des bra ndo (parrains des initiés), l'initiation obéit à quelques interdits. Elle se déroule secrètement en brousse où les jeunes koyo, initiés, subissent des dures épreuves. L'éducation féminine comprend aussi deux étapes : l'éducation de base et l'excision. L'éducation de base de la jeune fille ayant l'âge de 4 à 5 ans échoit à sa mère et aux femmes âgées qui doivent prendre soin de la beauté de la jeune fille et lui inculquer les notions des tâches ménagères. Quant à l'excision appelée baya, elle consiste à ôter le clitoris de la jeune fille. Tout comme chez les jeunes garçons initiés, les jeunes filles subissent également de dures épreuves pendant cette excision. Elle se déroule en brousse, loin des regards des hommes. Les marraines leur enseignent tous les secrets de la vie sociale, la gestion de leur futur foyer, l'économie domestique traditionnelle et le respect de la belle-famille. Pour les distinguer des non-initiées, elles portent des balafres sur les deux joues et le front. C'est aussi le cas des garçons initiés.

Mots clés : Initiation, Tôl ndo, Môn ndo, koy, gadj, bra ndo, baya.

Abstract

The Sara society is built on initiatory education, which concerns both boys and girls. The education of boys includes two phases : circumcision (gadj) and initiation. The first phase involves separating the boys, aged 5 to 10, from his mother and bringing him closer to the men (older brothers, uncles, etc.) to learn rural activities (agriculture, hunting, fishing, etc.). The circumcision can be individual or collective. It leads to the initiation phase.

Initiation, called Tôl ndo, prepared the young Koy (non-initiated) aged 15 and older to take on their responsibilities in managing the family heritage. Performed by the Môn ndo (initiator priest), under the supervision of the bran do (godfathers of initiates), initiation follows certain taboos. It takes place secretly in the bush, where the young initiates go through harsh trials. Girls' education also has steps : basic education and excision. The basic education of the young girl, aged 4 to 5 years, is entrusted to her mother and older women, who must take care of her beauty and teach her domestic chores. Excision, called baya, involves the removal of the young girl's clitoris. Like the young boys who undergo initiation, the girls also endure harsh trials during this excision. It takes place in the bush, away from the men's gaze. The godmothers teach them all the secrets of social life, managing their future households, and respecting their in-laws. To distinguish them from the non-initiated, they bear scars on both cheeks and their foreheads. The same applies to initiated boys.

Keywords: Initiation, Tôl ndo, Môn ndo, koy, gadj, bra ndo, baya.

Introduction

Dans la partie méridionale du Tchad se trouvent les groupes Sara issus d'une civilisation agraire. Tout indique qu'ils proviennent de la vallée du Nil. Les conflits intercommunautaires, les caprices naturels les ont contraints à migrer vers le Centre de l'Afrique, notamment au sud du Tchad, en passant par Barh-El Gazal. La plupart des chefs de ces différents groupes étaient des chasseurs. C'est autour de cette activité qu'ils ont réussi à occuper cet espace. D'autres personnes du même village ou des membres de familles différentes les ont rejoints et une vie communautaire s'est progressivement organisée. Le chef, entouré des personnes âgées, constituait une forme d'administration locale fondée sur la tradition.

L'intégration dans ce cercle de dignitaires était subordonnée à une éducation initiatique, jugée indispensable. Elle en constituait le fondement et la condition sine qua non. Quels sont les fondements de l'éducation en milieu Sara ? En effet, l'éducation en pays Sara consiste à inculquer à la jeune génération la connaissance et la pratique de bonnes manières, des usages de la société, le savoir-vivre. Il existe deux sortes d'éducation en milieu Sara : l'éducation de base (Dja bar) et l'initiation chez les garçons ; l'éducation de base (Tagar) et l'excision chez les filles.

Nous nous proposons, dans ce texte, d'apporter un peu de lumière sur l'éducation des jeunes avant leur intégration dans le rang des sages en milieu Sara, au Sud du Tchad. Les sources écrites seront croisées, couplées et complétées par les sources orales et iconographiques. Notre étude s'articule autour de quatre (4) points. Le premier point présente la société traditionnelle Sara, le deuxième aborde les prémices de l'éducation en terre Sara, le troisième point examine l'initiation des jeunes et enfin, le quatrième et dernier point explique leur vie post initiatique.

1. La société traditionnelle

La société traditionnelle est, selon le dictionnaire encyclopédique Larousse (1997, p.1312) : l'ensemble des individus vivant en groupes organisés. Depuis que le monde est, chaque société s'organise selon ses propres lois, sa culture. Au sud du Tchad, les hommes pratiquaient une économie de subsistance dont les composantes essentielles étaient l'agriculture, l'élevage, la chasse, la pêche et l'artisanat. Joseph Fortier, qui a consacré de longues années à l'étude des habitants de la zone méridionale, désigne l'ensemble de ces groupes sous le nom de Sara, à ne pas confondre avec les Sara Madjingaye. Le terme Sara englobe, en effet, toutes les populations vivant au sud de la ligne Bongor-Bouso.

Pendant la période coloniale, notamment lors du recrutement pour le service militaire en Afrique équatoriale française, tous les soldats originaires du Tchad étaient globalement identifiés comme des Sara (J. P. Magnant, 1986, p. 13). Cependant, à la lumière des travaux de Magnant et à travers une relecture critique de l'histoire, il est pertinent de s'interroger sur la généralisation du terme Sara à tous les habitants du sud tchadien. Une exploration approfondie de cette région montre que, malgré quelques différences, les caractéristiques de la civilisation méridionale présentent de fortes similitudes. Par exemple, les pratiques initiatiques sont communes : les Mbaye n'utilisent pas de masques, tandis que les Sara Madjingaye en utilisent. Quant aux habitants du Mayo-Kebbi, ils peuvent suivre l'initiation avec ou sans masque. Tous les habitants du Sud du Tchad ont une civilisation agraire dont le point focal est le grenier, moyen de conservation des produits agricoles, halieutiques et de chasse, etc.

Les gens se réfèrent à la tradition afin de mieux organiser la société. Le Conseil des sages est le moyen et aussi le canevas pour équilibrer la vie humaine. Chaque élément du Conseil a au moins un rôle à jouer. Le chef initiatique comme un grand maître a la charge d'initier les jeunes pour qu'ils intègrent le cercle des sages. Le chef initiatique est appelé Mûu dans le milieu Sara Madjingaye (J. Fortier, 1982, p. 216). Ils sont détenteurs d'ahombe : Ndé Dodego, la voix des ancêtres.

Chez les enfants, la faim ou l'absence de la mère se manifeste par les pleurs. Si le repas n'est pas encore prêt ou la maman s'est déplacée, le garde enfant a la charge de le consoler à l'aide des comptines accompagnées de quelques mouvements et gestes. C'est ainsi que souvent, en écoutant ces berceuses, il se calme et cesse de pleurer à la vue du repas qu'on a fini de mijoter puis il est servi. Il y a qu'aussi, la comptine entonnée l'endorme. Entre cinq (5) et douze (12) ans, ses père et mère ou ses frères et sœurs, sa communauté toute entière lui enseignent, lui inculquent le sens du devoir de la responsabilité sociale, économique et spirituelle au moyen d'une éducation soigneusement élaborée et graduelle. C'est aussi la période où les sages arrivent à distinguer les enfants polis et impolis qui ne peuvent être que des Ngone-Ka-Madji et Ngone-Ke-Madjal ou Ngone-Ke Guerta et Ngone-Ke-Al-Takade. Les filles sont soumises aux occupations ancillaires : chercher les fagots en brousse, puiser de l'eau, faire la grosse vaisselle, etc. Oclair Djidom (E.O, n° 1) abonde dans ce sens :

La fille sale ou souillée, c'est-à-dire qui connaît déjà les hommes (sexualité) ne doit pas assister sa mère à la préparation de la sauce longue (gluante), la sexualité et le sexe sont éléments tabous. Ça déshonore la famille. L'enfant doum (qui connaît l'homme) est parfois maudite par ses parents.

Entre 8 et 10 ans, les filles commencent à s'adonner et s'approprier le Tagargadje (cuisine collective). Elles se donnent rendez-vous dans un certain lieu qui peut-être la cour de l'une des concessions à proximité des cases du village. Chacune apporte des ingrédients ou ustensiles de cuisine. Elles préparent individuellement le repas. Après la cuisson, chacune réserve la part de ses parents et procède à l'échange de la nourriture et enfin elles se séparent. Cette phase préliminaire permet aux parents de découvrir le talent de leurs filles et les filles elles-mêmes les découvrent. Lorsqu'à cet âge la fille a la maîtrise des ficelles du travail ménager, elle est demandée en mariage par un quelconque homme de son village.

Le garçon de 5 à 10 ans se détache de sa mère et devient un compagnon des hommes. Avant l'apprentissage des activités de subsistance, le garçon doit passer au rite de circoncision (gadji). Il est question de le déprépuer (enlever le chapeau de chair qui couvre son gland) avec un instrument rudimentaire (lame faite à l'aide de la tige de mil (Kadyan ou Nguel KadYan). Le forgeron fabrique lui aussi, le petit couteau destiné à cet effet. Après le déprépuage les enfants sont nourris à la bouillie de farine de céréales accompagnée de natron. La plaie est soignée traditionnellement à l'aide des poudres faites d'extraits d'écorce d'un arbre (gabe). Pendant ce temps, les enfants reçoivent des conseils de leurs aînés ainsi que ceux des hommes d'âges mus entre une semaine et dix jours. La plaie peut se cicatriser et une cérémonie de séparation est faite. Chacun peut rentrer chez ses parents. Parfois la circoncision est individuelle. Dans ce cas le garçon la subit seul chez ses parents. Les aînés, les adultes et les hommes âgés viennent le conseiller. Son alimentation et les soins se font de la même façon que celle qui se fait collectivement. La circoncision est la porte ouverte à l'initiation. Elle constitue la phase ultime de l'éducation. Cette pratique n'existe pas chez certains groupes sociaux du sud du Tchad à l'instar du Mayo Kebbi. L'excision ne l'est pas, non plus, chez toutes les filles dans la zone du sud du Tchad (Gagsou Golvang-Bayo, p. 34). Les Ngam n'ont aucune connaissance de cette pratique depuis les temps immémoriaux, à l'exception des filles de Ngam Kleh situé au Sud-Est. Ce n'est qu'un peu plus tard sous l'influence culturelle de certains groupes sociaux centrafricains (Ruto et Sima) leurs voisins de même que les Sara Madjingaye quelques filles Ngam ont commencé l'excision (R. Nanalmadine, 2016, p. 95). D'une manière générale, l'excision n'est pas un fait culturel populaire. Cependant, elle paraît importante pour les femmes car elle moule la femme dans la haute éthique sociale et spirituelle, fondement de sa dignité qui lui permet d'intégrer le rang des sages-femmes. Elle lui confère une grande respectabilité. L'objectif de l'initiation féminine (excision), mag ou mang, c'est d'apprendre à la femme des bonnes manières : comment mieux se comporter en groupe, s'habiller, répondre aux appels, etc. C'est également pour les filles, l'occasion d'apprendre à danser, à pousser des

you you, à préparer les repas. Elles y reçoivent des conseils sur le comportement des hommes, des beaux parents, des co-épouses et des voisins. Voici ce que Clison Nangakara (p.108-109) dit à ce propos : Le cadre pour transmettre les connaissances aux enfants est l'initiation. Dans l'Afrique traditionnelle, le savoir, tout était dispensé dans la société initiatique.

De manière générale, bien que l'excision ne soit pas une pratique largement répandue, elle est perçue par certaines communautés comme essentielle à l'intégration sociale et spirituelle des femmes. Elle symbolise l'entrée dans la maturité, la dignité, et l'accès au statut de sage-femme, conférant ainsi une grande respectabilité.

2. Les prémices de l'éducation

Dans les sociétés du sud du Tchad, l'enfant est considéré comme une richesse collective appartenant à toute la communauté. Chaque membre de la société a le droit, voire le devoir, de veiller sur lui, qu'il soit issu de sa propre famille ou non. De la naissance jusqu'à l'âge de trois ans, l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, est très attaché à sa mère. Au sevrage ce dernier est détaché de ses père mère et confié à sa grand-mère ou l'un quelconque des consanguins. Chez les Mouroum Marba, Kabalaye, l'enfant devient le compagnon de sa grand-mère. À quatre ans, on lui récite des contes, des légendes, des proverbes. Madjitouloum Glé (E.O, n° 2) nous parle de la place du mythe et de la légende en milieu Mbaye et Daye :

L'enfant est une créature de Dieu qui évolue physiquement et moralement. Lorsque l'enfant commence à grandir, il lui faut des éléments fondamentaux de la tradition d'où les fables et les légendes sont nécessaires. La légende lui permet de connaître son origine ou celle de son village. Les Takaoua par exemple ont migré mystiquement de leur ancien village vers leur actuel village. Ils se trouvent devant un danger dans leur aventure et ont demandé à leur ancêtre de les sauver. L'arbre de leur ancêtre a refusé et s'est envolé avec eux pour les déposer à Takaoua actuel village.

En effet, dans la société sara, c'est toujours l'adulte qui apprend aux jeunes les connaissances, l'histoire et les valeurs culturelles de sa famille, de son clan, de son village. Entre 6 et 7 ans, les garçons commencent à imiter les activités des adultes autour des cases ou dans les champs après la récolte. Les garçons apprennent à délimiter un espace en l'encerclant. Chacun fabrique un instrument (gourdin ; chicotte) à l'aide d'une branchette du tamarinier ou d'un arbuste dont les femmes extraient l'écorce pour préparer la sauce gluante (Goum) puis ils allument le feu. Les rats qui tentent de s'enfuir sont tués par les coups de fouet. Ceux qui ont pu s'échapper sont brûlés et sont récupérés par les jeunes chasseurs. À la fin de la chasse, soit ils grillent les rats pour les consommer en brousse, soit ils se les partagent.

Par ailleurs, les jeunes s'adonnent aussi à la chasse aux oiseaux, utilisant diverses techniques de piégeage : pièges à panier, pièges à base de glu, etc. Le gourdin leur sert aussi à apprendre à manier le couteau de jet, car au cours de ces parties de chasse, ils peuvent rencontrer des petits animaux (lièvre, gazelle, écureuil) ou encore des sauriens comme le varan. Au-delà de ces activités de subsistance, les jeunes tiennent souvent

compagnie à leurs aînés et aux parents, ce qui leur permet de recevoir une initiation progressive aux connaissances pratiques et à la maîtrise de leur environnement.

3. L'initiation des jeunes

Les femmes occupaient, dans cette société, d'importantes responsabilités. L'éducation des filles devrait être pratiquée à la lettre, conformément aux prescriptions morales et sociales. Les filles, après avoir franchi les différentes étapes de cette éducation, devaient faire montre d'un comportement exemplaire, en respectant strictement les interdits.

Le Baya est une initiation exclusivement réservée aux filles dans certaines zones du sud du Tchad. Il est particulièrement pratiqué par les Sara-Madjingaye, les Mbaye, les Sara-Kaba, les Daye que les autres groupes du Sud. Les filles pubères sont appelées à subir cette dure épreuve. Elles sont amenées en brousse par les femmes et les filles Baya. Dans un premier temps, en brousse, ces filles passent à l'épreuve du nom Jabaye. Elle consiste à leur ôter le clitoris à l'aide d'un instrument rudimentaire qu'on utilise pour la circoncision. Ces femmes et filles à exciser s'entourent d'une grande précaution consistant à éviter qu'elles soient excisées par les femmes et les filles qui n'ont jamais subi cette épreuve et pas non plus par les hommes qui cherchaient à voir toute la scène. L'opératrice, assistée de ses collaboratrices, prépare le lieu, puis procède à l'opération tour à tour. Selon Nanalmadine Ramsès (op.cit., p. 94) : Les filles s'asseyaient sur les fesses en face de l'opératrice. Celle-ci creusait un petit trou sous le sexe pour faire tomber les lèvres du sexe ainsi que le sang. Au moment de l'opération, les filles sont torturées. On leur demande, sous la bastonnade de faire une amende honorable pour toutes les fautes commises quand elles étaient encore dans leur communauté. Par contre, celles qui se comportaient conformément aux règles sociales avec parcimonie étaient bien prises en charge. En général, les filles excisées sont formées dès le premier jour en brousse. Notre informatrice Lyliane N'gandobé (E.O, n° 3) décrit la scène comme ceci :

L'excision est une épreuve très dure que les filles doivent subir. Du début jusqu'à la fin de la formation la liberté est exclue. Même si la fille est têtue, elle a intérêt de renoncer à sa têtuterie pendant la période de l'excision. La souffrance qu'endurent les filles en brousse n'est qu'à ses débuts. Le moment le plus pénible est le traitement des plaies. Le pansement se fait tous les deux (2) ou trois (3) jours et dépend de leur état. Il convient de noter que la fille bien éduquée est mieux traitée que les autres parce qu'elle a du respect des membres de sa communauté, est affable, humble, généreuse et polie. Mais la fille qui ne tient pas compte de ces exigences morales subit trop de souffrances. Le traitement de sa plaie est horrible. C'est violemment qu'on dégage les feuilles (Kam), une forme de sparadrap, ensuite on lui verse simultanément de l'eau chaude sur la plaie.

Pour la circonstance, les filles sont logées dans un endroit bien couvert et dont l'accès est interdit aux hommes. Tous les secrets de la vie sociale et de l'économie domestique traditionnelle leur sont soigneusement

enseignés. On leur apprend à parler courageusement et décevement en public et au public. On leur apprend à chanter, car dans la société tchadienne, le travail aussi pénible soit-il fait appel aux chansons, aux danses et aux instruments de musique. Ngodjo (E.O, n° 4), mère initiatique nous donne la valeur de la culture dans la société tchadienne :

Le travail collectif comme installation de la population dans un nouvel endroit, dans le champ du chef, cérémonie de mariage, de l'intronisation d'un chef, la manifestation de danse, de chant ainsi que de cadence musicale facilitent et donnent la joie au public. C'est à ce sujet que tous les éléments de la culture sont libres pour les filles dans leur initiation.

Les filles excisées ou initiées reçoivent également quelques parures (Ndidja), ceci consiste à faire des balafres sur le visage des Baye. Les cicatrices ainsi faites sont une partie des traits culturels de ce peuple et portent double sens. Le premier sens est que les balafres sont l'identité d'un groupe ethnique qui diffère d'un autre et sont marque de valeur d'une fille ou d'une femme dans sa communauté. L'autre sens des balafres est qu'elles intègrent l'esthétique des femmes. Les hommes dans cette société ont beaucoup plus de préférence pour les filles initiées que les non-initiés. Il est difficile qu'une fille non-initiée soit sollicitée en mariage. Il est de coutume que les filles passent par le Baye avant de se marier. C'est une dure épreuve qui finit par valoriser la femme. C'est pour cette raison que l'on trouve dans cette société une chanson très populaire qui souligne la souffrance, l'endurance de l'initiation en ces termes : L'initiation est très pénible, maman laisse-moi aller si je meurs tant mieux. La valeur esthétique est mentionnée par Clison Nangakara (ibid, p.109) dans son ouvrage en ces termes : La fille Ngambaye n'est pas seulement initiée pour devenir sage. C'est également pour sa beauté physique : l'application des scarifications sur certaines parties de son corps (au ventre et sur ses cuisses) en est une illustration. Voici ce qu'Anselme Djako Yoko (2010, p. 14) écrit à propos de la culture enseignée aux filles :

À partir de douze (12) ou treize (13) ans la fille reçoit une éducation complète pour être une mère, une épouse. Elle exprime la connaissance acquise à travers l'art, c'est-à-dire les chants et les danses exclusivement féminines appelées le Minda (Minda Kiso, Minda namba, Minda taa). À travers le Minda, la fille se remémore l'arbre généalogique de ses parents, de sa mère et de son père qu'elle chante. Par cela, elle extériorise ses émotions, ses sentiments à l'égard des membres de sa famille, sa bravoure et le courage des membres de sa famille.

Image n°1 : Les danseuses en action



Source : Seïd Ahmed Seïd (2025, p.80)

Au Sud-Ouest, à Mayo-Kebbi, la danse gournangue est l'une des formes de l'initiation connue. Comme chez les autres peuples du Sud du Tchad, les hommes comme les femmes participent à l'initiation. Notre informatrice Mankom Dout Komrawa (E.O, n° 5) souligne la participation des filles Toupouri à la danse Gournangue en ces termes :

L'économie de subsistance sur le continent africain en général et le peuple de la région du Mayo-Kebbi en particulier fait appel à la force physique : l'agriculture, la chasse, la construction de la case, etc., la population a développé une philosophie socio-culturelle d'où la danse gournangue. Cette danse consiste à faire vibrer tout le corps. Pour ce faire, avant de danser, les danseurs doivent prendre un repas quantitatif : la boule de farine de sorgho rouge accompagnée de la sauce du poisson fumé ou frais ensuite une bouillie composée du lait frais de vache. Ceci permet aux danseurs ainsi revigorés de pratiquer le gournangue sans peine. C'est par l'exhibition de cette danse que tout Toupouri, danseur de gournangue est respecté et classé parmi les sages.

Au Sud du Tchad, l'initiation est pratiquée par tout le monde. Mais elle diffère d'un groupe à un autre. Il s'agit de l'initiation avec port du masque et l'initiation sans masque. À ce propos, Anselme Djako (supra, p. 25) a écrit :

L'initiation est l'élément moteur de la régulation sociale. Elle est obligatoire pour tous les lignages et est importante pour la stabilité de la société Sara-Kaba ». Il ajoute que : « L'initiation n'est jamais l'affaire d'un village, elle agglomère et synchronise pour un laps de temps donné l'activité d'un ensemble.

Le déroulement de l'initiation est soumis à un certain nombre d'interdits à savoir : abstinence sexuelle, crime, disputes, etc. Dans le calendrier initial, l'initiation est pratiquée tous les dix (10) ans. L'âge de la formation des jeunes est fixé à 15 ans.

L'initiation avec le port du masque est pratiquée, à l'exception des Mbaye, chez tous les autres peuples du Moyen-Chari. Elle est exclusivement

réservée aux jeunes garçons et se pratique discrètement. Les jeunes sont initiés par le Môn ndo (prêtre initiateur) qui procède au rite du Tôl ndo qui signifie tuer l'initiation. Ces jeunes sont ensuite confiés au Brabous (parrain) et de bra ndo (parrain dans l'initiation) au superviseur général de la famille.

Image n°2 : Les initiés portant des masques



Source : Seïd Ahmed Seïd(2025, p.77)

Pour leur départ en brousse, leurs mères et sœurs rassemblent les provisions et partent à Gargara. Ce sont elles qui préparent les repas des initiés. Durant leur formation, les jeunes sont soumis à un régime alimentaire dans lequel la viande, le poisson, l'huile et le sel sont interdits.

Ces interdits alimentaires sont très significatifs, en ce sens que les enfants « nés de nouveau », c'est-à-dire après l'initiation, n'ont pas accès aux aliments destinés aux adultes. À la fin de cette formation, les jeunes, accompagnés de leurs maîtres, retournent au village pour danser. Chacun d'eux porte une chicotte et une canne en bois enduite d'ocre rouge. La canne leur permet de s'appuyer en marchant courbés. Ils portent des casques faits de feuillages. Des rameaux de néré sont suspendus en deux cercles, constitués de branchettes réunies par le haut, et viennent se poser sur leurs joues. Le visage des initiés est entièrement couvert, ce qui réduit leur visibilité et sont ainsi guidés par leurs maîtres. Tout leur corps est couvert de perles multicolores. Les initiés arrivent chez mûu, l'initiateur, pour danser. Peu après s'ensuit la danse publique devant la case de chaque famille des initiés. À cette occasion, leurs sœurs reçoivent des coups de chicotte au dos (J. Fortier, op. cit., p. 229). Après plusieurs séjours au village consacrés aux danses rituelles, ils retournent en brousse afin de retirer leur masque et d'accomplir le dernier rite, prélude à leur retour définitif. L'initiation permet aux jeunes de s'imprégner de s'approprier des réalités et des secrets profonds auxquels ils ne pouvaient accéder lorsqu'ils étaient encore profanes, koy (non initié). La nouvelle naissance résultant de l'initiation fait d'eux des hommes intègres, parfaits et dignes (A. Dingammadji, 2007, p. 29).

Si les Sara séjournent longtemps en brousse où ils bénéficient de la langue initiatique, les Daye font le contraire. Toutefois, les rites initiatiques se déroulent dans un bosquet sacré, le *blah*, à proximité du village. Notre informateur Klamadj Ngargoto (E.O, n°6) nous relate l'initiation en milieu Mbaye en ces termes :

Les Mbaye vont à l'initiation qui est différente de celle des Sara-Madjingaye, des Sara-Kaba et des Daye ainsi que celle des Ngam ». Les jeunes et les adultes sont initiés le même jour et l'âge n'est pas tenu en compte. Le non initié âgé de 80 ans peut être initié au même moment qu'un jeune de 16 ans. Le Lab est pratiqué en un seul jour. Il ne porte ni masque, ni balafre, n'a pas de langue initiatique mais craint les initiés qui portent le masque à cause de leur puissance tirée de la nature durant quelques heures en brousse.

Chez les peuples de Tandjilé, zone frontalière de la région de Mayo-Kebbi, l'initiation est pratiquée tous les six (6) ans. Cette pratique est faite pour inventer une langue incompréhensible par les femmes. Elle comporte chez les Mouroum et Goulaye sept (7) à huit (8) épreuves rituelles relatives aux forces, au courage, à l'endurance, à l'habileté. L'entraînement à la chasse est l'une des activités dominantes. Les paroles et les pas de danses coutumières qui évoquent sont acquises par répétition quotidienne (N. G. Gatta, 2008, p.5).

4. La vie post-initiatique

Après avoir franchi les différentes étapes de l'éducation traditionnelle pragmatique, les jeunes initiés accèdent au cercle des sages. Ils peuvent désormais fonder un foyer et assumer pleinement leurs responsabilités socioéconomiques et spirituelles, aussi bien au sein de leur famille qu'au niveau de la communauté dans son ensemble. Il s'agit, dans ce contexte, d'une famille élargie et classificatoire, composée du père, de la mère, des enfants, des proches parents, grands-parents, cousins, neveux (A. Dingammadj, 2007, op. cit, p. 17). Dimanche Sabour (E.O, n° 7), nous donne quelques détails relatifs à la famille :

Dans toute la partie méridionale du Tchad, la famille ne se limite pas seulement au niveau des parents, grands-parents y compris le clan. Toute personne qui intègre un cercle quelconque devient membre de ce groupe. L'étranger et l'esclave au fil de temps font partie de la famille du groupe qui les a acceptés au départ bien que leur statut diffère de celui des autochtones.

Le plus souvent, les nouveaux intégrés sont beaucoup respectés que les natifs. Ils deviennent des hommes de confiance de ce cercle. C'est dans ce contexte que les Sara disent : *Mad-Toï ngué*. Lorsque les jeunes initiés prennent conscience de leurs responsabilités, un esprit de solidarité se développe en eux. Les filles initiées appliquent à la lettre les théories orales et pratiques qu'elles ont reçues durant leur formation. Oclair Djindom témoigne :

Lorsqu'une femme devient fiancée, elle se comporte comme une femme à l'égard de ses beaux-parents jusqu'à la mort. Elle ne doit pas parler aux beaux-parents ni aussi aux grands-frères, grandes-sœurs et autres membres de la famille de son fiancé. Ce n'est qu'après le mariage que cet interdit peut

être annulé par certains membres de la famille en leur payant le droit à la parole appelé « Ga-Ta-moum.

C'est un élément des tabous. Blasphémer un membre, c'est plonger toute la famille dans la honte. Elle ne doit pas manger avec les beaux-parents ni manger à leur présence. Assiele (E.O, n° 8), notre informatrice insiste davantage sur les règles sociales :

Le respect de la tradition permet à une fiancée ou toute femme d'être digne auprès des beaux-parents. Il permet à la personne d'éviter la honte familiale et même de la communauté ». À titre d'exemple dans le milieu Sara, on dit que « la honte tue un varan ». Si, au cours d'une partie de chasse, le chasseur voit un varan, il lui suffit de dire : « Varan regarde ton beau-parent, le reptile s'immobilise et devient le butin de chasse.

Le sexe, partie intime d'un homme ou d'une femme est aussi pour le peuple du Sud du Tchad un tabou. On ne doit ni le montrer ni en prononcer le nom en présence des enfants voire des personnes âgées. Roger (E.O, n° 9) en relate un fait vécu dans son village Koumango, au Sud-Est du Tchad :

Avant j'étais gosse, une femme a appelé un enfant parmi nous et lui a montré son sexe en lui posant la question, quel est le nom de cet organe ? L'enfant lui a répondu le sexe. Elle a libéré le gosse puis elle alla signaler aux sages que tel enfant connaît le nom du sexe féminin. Et l'enfant a été sévèrement puni par les aînés.

Ceci prouve à suffisance que le peuple de la partie méridionale du Tchad profondément traditionnel est conservateur malgré la modernité. Toute personne qui transgresse les règles, les us et coutumes de sa communauté devient un danger et s'expose à des sanctions. Le poids de la tradition constitue un lourd handicap pour les femmes. La vie initiatique les oblige à prendre soin de toute personne étrangère faisant son entrée dans la cour. Conformément aux prescriptions traditionnelles, la femme doit tout mettre en œuvre pour bien accueillir l'étranger, quelle que soit la durée de son séjour. Si l'étranger (Mba), à quelques heures ou minutes de séjour, elle a l'obligation de l'accueillir en souriant, en lui offrant une commodité (chaise ou banc pour s'asseoir), un rafraîchissant, puis du thé ou de la bouillie ou encore un aliment comme les pois de terre, la patate grillée ou frite ou encore quelques morceaux de tubercule de manioc cuits. Notre informatrice Martine Ndardjine Tatola (E.O, n° 10) nous relate l'importance de l'étranger Mbaye en ces termes :

L'étranger est roi dans notre milieu. Si la famille ne dispose que d'une seule commodité (sur quoi s'asseoir) à l'exception du responsable de la parcelle, elle lui est offerte. Même s'il n'y a rien à manger, il est, dans ce cas, bien possible de recourir à l'apport de l'un quelconque des parents ou des voisins afin de le nourrir. Dans le cas où le séjour est de courte durée, la mère laisse des consignes particulières aux enfants conformément aux règles de la tradition.

De la zone du Moyen-Chari en passant par les deux Logones, Tandjilé et Mayo-Kebbi, la tradition est rigoureusement respectée par les femmes. La femme Lélé, Nantchééré, Kabalaye, Gabri et Soumraye au pays de

Tandjilé, accouche le plus souvent chez ses parents, surtout si elle est primipare. Elle ne prépare pas la nourriture pendant trois jours au cas où c'est un garçonnet qui est né et quatre jours, si c'est une fillette, chez les Marba. Par contre, chez les Nantché, la durée de réclusion post-accouchement est d'un mois. Toute femme initiée est astreinte à obéir et à se soumettre à cette règle d'or reçue au moment de son initiation. Voici ce que notre informatrice Mankom Dout Komrawa (op.cit.) dit à propos des femmes initiées de la majorité de la population de Mayo-Kebbi :

Toute femme initiée doit être endurante dans toutes les activités pour plaire à son mari et à son entourage. Elle sent le plaisir lorsqu'elle est bastonnée par son époux à l'aide d'un gourdin et ne doit pas pleurer ou encore manifester un geste de mécontentement à l'égard de son bien-aimé. La vie initiatique apprend à la femme surtout Massa ou Toupouri de bien préparer une boule très dure difficile à couper afin d'être bien appréciée. Pour être sûre qu'elle, l'est, une boulette est coupée et lancée contre le mur. Si elle ne colle pas au mur, tombe et rebondit comme une balle de sport, c'est que la préparation est bonne.

Les jeunes garçons initiés adoptent un comportement responsable après leur formation. L'initié peut assister à tous les rites de sa communauté : rites initiatiques, de guerre, agraires, de pêche, de chasse et même participer au Conseil des sages en cas de problème.

La vie traditionnelle est celle d'une communauté où la sécurité alimentaire et physique de la population est l'affaire de tous. L'initié doit répondre à cette exigence. Sur le plan social, il intervient dans plusieurs activités. Lorsqu'une personne décède au village, le jeune sage a le devoir d'accompagner les autres au cimetière pour creuser le caveau, dernière demeure du défunt. Il doit participer aux funérailles et assurer une assistance matérielle et alimentaire. À ce propos N'Doumange (E.O, n° 11), rapporte : Lorsque l'un des membres de la famille des beaux-parents meurt, le beau-fils initié et responsable mobilise les gens de son village pour répondre aux vœux des endeuillés. Toutes les dépenses y relatives sont mises à la charge du beau-fils.

Les butins de chasse, de pêche et d'autres sont toujours partagés au prorata des membres de la communauté. Ceux qui ont subi une formation initiatique à partir de laquelle ils ont appris les secrets techniques sont obligés de prendre en charge la fabrication du toit, la construction de la case d'une personne âgée. À en croire Djimrabaye Ningam (E.O, n° 12) : La médecine traditionnelle est beaucoup enseignée aux jeunes dans la société secrète : la solidification des os après fracture, le gonflement et les bourdonnements du ventre, la paralysie et beaucoup bien d'autres pathologies. C'est dans le même sens que Samson N'Gakoutou (E.O, n° 13) abonde : Certaines maladies sont vite soignées par un initié à l'aide de l'écorce du caïlcédrat et des feuilles de certaines plantes sauvages. Mon grand-père n'a jamais reçu des soins de la médecine moderne.

Les gens qui sont plus proches des chefs coutumiers (Mban, ou Ngar) sont des initiés qui ont la maîtrise de la formation secrète. En pays Ngam, le Ngombang est un prêtre qui est émissaire chargé de mission du Mbang.

Il est chargé en vertu des pouvoirs acquis après une longue initiation, de purifier les personnes, les villages des miasmes du sang humain versé par assassinat ou tout accident malheureux. C'est la coutume de tout le peuple de la zone méridionale du Tchad. Ramsès Nanalmadine (op.cit., p. 130-131) relate le cas des Ngam : Selon la tradition Ngam, le sang humain versé injustement porte malheur tant à l'auteur, sa victime qu'à leurs familles si des rites appropriés « Tangôh mass » n'ont pas été faits. Ce travail est effectué par un initié désigné par Ngombang.

Chez les Daye, toute personne coupable d'un meurtre ou menacé par un ennemi (en cas de guerre) peut se réfugier chez le Mbang, sous l'œil et la barbe de ses poursuivants qui ont l'interdiction de formelle d'y verser du sang. Le réfugié n'en sortira qu'après purification (A. Dingammadji, 2007, op. cit., p. 41).

Tel est l'apport de la formation des jeunes pendant l'initiation. Non seulement pour leur devenir, mais aussi pour venir en aide à toute personne en danger, les jeunes, à travers les dures épreuves qu'ils subissent en brousse, deviennent endurants, à tel point que la trahison est exclue de leur esprit. Les actes maladroits sont passibles de condamnation. Si un initié arrive à commettre des erreurs ou des fautes, on le ramène à l'ordre au moyen d'une expression ironique (koy). Ce qui fait que l'éducation de tous les jeunes confondus est de grande importance. Elle leur permet d'acquérir la maîtrise et le contrôle de soi de s'imprégner d'une haute sagesse agissante afin d'être au service de la communauté et de quiconque est dans le besoin. Différente de l'éducation secrète des jeunes garçons, celle des filles est basée sur l'esthétique corporelle vestimentaire, la responsabilité matrimoniale, la compassion, l'amour, la générosité. L'école initiatique confère aux jeunes garçons la maîtrise et la connaissance des lois naturelles qui régissent la société et les hommes, afin de leur permettre de vaincre les maladies et de garantir la sécurité magico-physique des membres de la famille.

L'initiation constitue le ciment de l'organisation socio-économique et politique des populations du Sud du Tchad. Elle représente leur culture fondamentale. La pratique initiatique est différente d'un groupe social à un autre. Toutefois le but de cette pratique est de créer un équilibre macro-sociétal.

Conclusion

Malgré le fait que les peuples du sud du Tchad soient en perpétuelle mutation, les pratiques traditionnelles demeurent rigoureuses et réglementent la vie sociopolitique. La pratique initiatique est différente d'un groupe social à un autre. Toutefois, le but de cette pratique est de créer un équilibre macro-sociétal. Elle prépare le garçon initié à intégrer le rang des adultes et des sages d'une part et à assister à la prise des décisions. Quant aux jeunes filles initiées, elles sont préparées à assumer leur rôle de bonne ménagère, respectueuses des us et coutumes. L'initiation façonne l'identité et confère un prestige social.

Sources orales

N°	Noms et prénoms	Âge	Statuts	Lieu	Sujet abordé
1	Oclairé Djidom	63 ans	Commerçant	Sarh	Éducation des filles
2	Madjitouloum Glé	67 ans	Douanier	Sarh	Éducation des jeunes
3	Lyliane N'gandobé	58 ans	Paysan	Sarh	Excision
4	Ngodjo	62 ans	Gestionnaire	Sarh	Mœurs
5	Mankom Dout Komrawa	70 ans	Ménagère	Ndjamena	Éducation des filles
6	Klamadj Ngargoto	60 ans	Paysan	Sarh	Initiation en milieu Mbaye
7	Dimanche Sabour	58 ans	Enseignant	Sarh	Mœurs
8	Assiele	71 ans	Infirmière	Abéché	Mœurs
9	Roger	67 ans	Administrateur	Ndjamena	Mœurs
10	Martine Ndardjine Tatola	62 ans	Ménagère	Sarh	Mœurs
11	N'Doumange	71 ans	Paysan	Moissala	Mœurs
12	Djimrabaye Ningam	68 ans	Enseignant	Abéché	Mœurs
13	Samson N'Gakoutou	57 ans	Infirmier	Sarh	Mœurs

Références bibliographiques

- MAGNANT Jean Pierre, 1986, La terre Sara, terre tchadienne, Paris, L'Harmattan.
- FORTIER Joseph, 1982, Le couteau de jet sacré, Paris, L'Harmattan.
- GAGSOU Golvang-Bayo, 2008, « La Tandjilé, économie et culture », Cahiers d'Histoire, à la découverte du Tchad, Centre Al-Mouna, n°14, mars-avril, p.34-35.
- NANALMADINE Ramsès, 2016, Les Ngam, Paris, L'Harmattan.
- NANGAKARA Clison, Les Ngambaye et leur culture.
- DJAKO Anselme Yoko, 2010, « Pouvoir et Société chez les Sara -Kaba de Kyabé », Cahiers d'Histoire, à la découverte du Tchad, Centre Al-Mouna, décembre, no 22-23, p.14-25.
- DINGAMMADJI Arnaud, 2007, « Le peuple Daye et la tragédie Oubliée de Bouna », Cahiers d'Histoire, à la découverte du Tchad, Centre Al-Mouna, n°11, Septembre-octobre, p.17-41.
- GALI Ngothé Gatta, 2008 « La Tandjilé », Cahiers d'Histoire, à la découverte du Tchad, Centre Al-Mouna, n°13, janvier-février, p.5-80.
- BOISSON Jacques, 1983, L'histoire du Tchad et de Fort-Archambault, Ed. Besançon.

MAZAYU, Revue congolaise d'histoire – N°3, Décembre 2025

Dans ce troisième numéro, la Revue Mazayu, poursuit son engagement de promouvoir une historiographie africaine exigeante, réécrite et critique, fondée sur des faits de sociétés dynamiques et complexes dans leurs dimensions multiples : historiques, sociologiques, anthropologiques, culturelles, religieuses. Ce numéro illustre la fécondité des regards croisés entre l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, l'économie et la religion. Huit textes composent ce numéro. Les réflexions qui tournent autour des concepts de croyance religieuse et économique, de résilience, de mémoire, d'identité et de pratique culturelle traduisent à la fois la rigueur méthodologique et ouverture sur l'interdisciplinarité.

Ce numéro illustre le souci constant des chercheurs africains à réinterroger le vécu des sociétés africaines en pleine mutation. De telles conditions de narration postcoloniales ne sont plus de simples restitutions, mais la construction éclairée d'un dialogue décomplexé entre la mémoire des fondements culturels, celle des héritages coloniaux et les impasses de la modernité postcoloniale. Nous espérons que ce numéro servira d'outil de réflexion pour des réflexions postérieures.

Contributeurs : Arsène Francoeur Nganga, Abou Dappah, Armeline Izis Ngantsio, Seïd Ahmed Seïd, Georges Miembaon, Rokia Alexandra Konaté, Joseph Zidi, Christopher Mayombo Mayombo, Dreid Miché Kodia Manckessi, Guita Yeka-Yeka Okondza.

ISSN : 3078-9036